

Jacqueline Forget

Danseuse, espionne ou aviatrice ?



ÉDITIONS
CABÉDITA
2020

Couverture et photos intérieures : collection particulière
Au dos : L'auteure à 92 ans. Photo Éric Caboussat

© 2020. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-883-9

Avant-propos

Je suis une Française ordinaire que le destin a placée au cœur d'événements extraordinaires : la Deuxième Guerre mondiale, la genèse d'une Europe moderne (l'Europe ayant été une réalité géopolitique et culturelle depuis l'Empire romain) et enfin la chute de l'Empire soviétique.

L'éducation que j'ai reçue a ouvert l'éventail de mes intérêts et peut-être aussi des voies professionnelles qui s'offrirent à moi, malgré des circonstances impondérables.

Certains êtres m'ont marquée : Madeleine, ma mère, par son instinct, ses dons et sa force vitale, Paul, mon père, par sa probité intellectuelle, M^{lle} Chavanou, mon professeur de latin-grec au Lycée Molière à Paris, par l'étendue de sa culture, enfin Jean Monnet, « Monsieur Europe », par le réalisme de sa vision et sa détermination indéfectible.

Je crois en l'influence, au-delà des frontières, d'êtres exceptionnels tels que Winston Churchill, Charles de Gaulle, Martin Luther King, Simone Veil, Stéphane Hessel, Michel Serres, le pape François, sans compter des écrivains, peintres, sculpteurs, danseurs et surtout compositeurs... car la musique est ma raison d'être.

La jeunesse

Je suis née à Paris, en 1927, d'une mère bretonne et d'un père charentais. Ce métissage du feu celtique et de la mesure charentaise, très présent en moi, se manifeste différemment selon les circonstances de ma vie.

Madeleine Lecorvaisier, ma mère, est née à Lamballe, dans les Côtes-d'Armor, en 1899. Restée fille unique, après la mort prématurée d'un frère aîné, que nul à cette époque n'aurait pu sauver de la moindre infection, la plus courante étant la phthisie (tuberculose pulmonaire), elle reçut de ses parents un capital indivis d'attention et d'amour, allégé de tout bien matériel. Mes grands-parents maternels moururent avant ma naissance. Je ne sais d'eux que ce que ma mère m'en a rapporté.

Son père, Adolphe Lecorvaisier, possédait une entreprise de quincaillerie à Lamballe qu'il vendit pour créer, avec un associé, quai de Béthune à Paris, une affaire de vins en gros qui finit par succomber après la grande inondation de 1910, quand le dernier des tonneaux entreposés dans une cave au ras de la Seine fut parti au fil de l'eau vers une destination inconnue. L'affaire avait décliné d'année en année jusqu'alors. Ce fut le coup de grâce. Sans doute l'associé y était-il pour quelque chose. Il ne fit rien pour éviter la faillite. Peut-être aussi, en ce début du vingtième siècle, la Bretagne, buveuse de cidre, ne préparait-elle guère ses enfants à vendre du vin.

Malgré ses soucis financiers mon grand-père avait trouvé le temps d'initier sa fille à la botanique, en herborisant avec elle dans les bois voisins, si bien que les seuls noms de petites plantes sauvages que mes enfants et moi ayons retenus, nous les devons

à la mémoire de ma mère. Un jour, me promenant dans un valon avec mon fils Olivier, âgé de sept ans, je l'entendis s'exclamer au détour d'un sentier: «Regarde, plein de tussilages!» Il devait aussi à Madeleine, sa Mamie, la découverte de l'un des rois de la flore sauvage, le lys martagon.

L'histoire de mon sympathique grand-père maternel ne finit pas bien. Ruiné par l'inondation et les malversations de son associé, il tarda à rembourser certain fournisseur. L'État français, intraitable, le mit en prison. La mansuétude dont bénéficient parfois de douteuses opérations financières n'était pas de mise. Sa peine ne dura qu'une semaine, vu la modestie des sommes en cause, mais elle le marqua au fer rouge. Il ne s'en releva pas et mourut peu de temps après. Heureusement sa fille Madeleine obtint rapidement son brevet supérieur et son salaire d'institutrice subvint aux besoins de sa mère et aux siens.

Ce ne fut pas sa seule réussite. J'ai classé pieusement ses diplômes et certificats en culture physique, couture, cuisine, musique et dessin qui m'ont paru peser davantage dans ses réalisations quotidiennes que celui qui lui permit de gagner sa vie.

De ma grand-mère maternelle, Mélanie Trochu, je ne sais pas davantage. Son père était un militaire et sa sœur, mariée, eut deux enfants, René et Aline Michel, que ma mère aima comme frère et sœur. Tous deux, très musiciens, jouèrent un rôle décisif non seulement dans sa vie mais aussi dans la mienne et celle de ma sœur Maryvonne, car ils nous familiarisèrent avec la musique dès notre plus jeune âge. Après le mariage de mes parents, ces cousins firent partie du groupe d'amis qui se réunissaient régulièrement chez les uns et les autres. Le mari d'Aline Michel, Charles Jardillier, professeur de mathématiques spéciales au Lycée Henri IV, et son frère René Michel, polytechnicien, directeur à la société Thomson, devenue Thalès par la suite, se mettaient l'un au piano, l'autre au violon et accompagnaient à l'occasion les chanteuses, leurs épouses et cousines.

Bretonne de la côte, Madeleine ne craignait pas la mer. Pendant toute son enfance elle avait passé ses vacances à l'île de



Un phare à la Pointe du Raz en Bretagne.

Sein, au large de la Pointe du Raz, la plus extrême langue de terre française sur l'océan, chez un oncle, inspecteur des phares, qui l'emmenait en tournée par une mer rarement calme à cet endroit. Dans un creux de houle, les marins devaient attendre le haut de la vague pour saisir la nacelle du va-et-vient, attendue, des mètres plus haut, au-dessus du gouffre salé, par le gardien de phare.

Pour cette enfant de douze ans ce n'était qu'un jeu. Son oncle, impassible, surveillait la manœuvre en costume sombre, chemise blanche à faux col à coins cassés dans lequel s'enfonçait sa barbe (son épouse lui en ayant acheté douze douzaines « par économie ») et chapeau calé sur la tête. Retournée à terre elle s'amusait à faire cuire crabes et crevettes entre les rochers avec les enfants des marins.

La tante de ma mère l'envoyait parfois le soir chercher chez l'épicier de l'île quelque ingrédient manquant à la cuisine. Si le bateau du continent avait livré ce jour-là son contingent de

rhum, elle s'acquittait de la tâche au pas de course, en rasant les murs, craignant de se trouver nez à nez avec un îlien titubant au détour d'une ruelle.

L'île de Sein avait une tradition de sauvetage des navires en détresse.

Lors de la défaite de la France, à l'appel du général de Gaulle, le 18 juin 1940, tous les hommes résolurent de continuer la lutte. Le 24 juin les 1200 habitants de l'île s'agenouillèrent sur le quai, devant les bateaux en partance, pour une confession publique sous l'égide du curé en surplis et étole. Ensuite, debout, tous entonnèrent *La Marseillaise*. Leurs coiffes noires au vent, les femmes virent leurs époux embarquer dans la vedette *Velleda*, les barques *Roanez-Armor* et *Roanez-ar-Peoc'h* vers d'autres dangers que ceux de la mer. Un enfant de 14 ans s'était glissé dans le coffre du moteur du *Velleda* et fut découvert en mer, trop tard. En mentant sur son âge il s'enrôla dans les Forces navales françaises libres (FNFL) comme les autres volontaires partis parce qu'ils étaient patriotes et qu'ils aimaient la France, disaient-ils.

« Sur un champ d'Angleterre, le général de Gaulle passe en revue ses premiers compagnons d'armes. Il s'arrête devant chacun, interroge :

- D'où êtes-vous ?
- De l'île de Sein.
- Et vous ?
- De l'île de Sein.

Cent vingt-quatre réponses semblables.

– Mais alors, conclut le Général, l'île de Sein, c'est le quart de la France !

Le 26 août 1946 le *Journal officiel* publia le décret décernant à l'île la Médaille de la résistance. Et quelques jours plus tard le général de Gaulle apportait la Croix de la Libération à cette île de Sein, dressée comme une magnifique figure de proue à l'étrave de l'Armorique. »¹

¹ CHAGNOLLEAU Jean, *Les îles d'Armor*, Horizons de France, 1951.

De nos jours les légendaires phares d'Ar Men, de La Vieille et autres sont automatisés et ne sont plus habités par leurs gardiens, autrefois isolés de la côte pendant de longs mois. Seul, le royal phare de Cordouan, dans l'estuaire de la Gironde, demeure ouvert aux touristes.

Mon père, Paul Forget, était né à Moret-sur-Loing, en 1892, de parents originaires de Charente. Son père, Adolphe Forget, directeur d'école et maire de sa commune et sa mère, Laure Blanchard, furent les seuls ancêtres que j'aie un peu connus. J'étais encore dans ma petite enfance quand ils moururent. Mon père avait un frère et une sœur, tous deux enseignants. Il fit ses études à Paris et en Angleterre et devint professeur d'anglais.

Au début de l'année 1924, il rencontra chez une amie une jeune fille qu'on aurait pu prendre pour une grande Chinoise de Pékin. Silhouette élancée, visage rond au teint clair et aux pommettes saillantes, petit nez, yeux sombres légèrement bridés et cheveux noirs comme de l'encre, bref une beauté ne correspondant guère aux critères de l'époque. Ce fut le coup de foudre. Il n'avait pas été prévu qu'ils se plaisent. La maîtresse de maison, un peu marieuse, le destinait à une autre jeune fille et fut très déçue quand il lui annonça ses fiançailles avec Madeleine quelques semaines plus tard.

De ma petite enfance je n'ai pratiquement aucun souvenir, sauf peut-être de l'école maternelle où j'appris les lettres de l'alphabet avec un pinceau et des couleurs. Je revois des lignes, que dis-je, des pages entières, de l et de j, rouges ou jaunes. Pourquoi ces lettres en particulier? Sans doute leurs boucles allongées vers le haut et vers le bas signaient-elles mon triomphe sur de grandes difficultés. Dans ce lointain brumeux je distingue une petite fille debout sur un banc de la cour de l'école et puis, soudain, par terre, et le doute de ne pas savoir si j'avais secoué ce banc trouble encore mon souvenir.

À la maison ma mère, qui était tenue par des horaires d'enseignante, avait toutes les peines du monde à me faire déjeuner. Aux promesses de récompense, succédaient invariablement les



*Gravure autoportrait
de Rembrandt.*

menaces de me livrer au croquemitaine, redoutable bonhomme vêtu de peaux de bête qui fixait sur moi un regard menaçant, du mur de la salle à manger. En fait, gravure autoportrait de Rembrandt, que je contemple aujourd'hui avec amitié, comme une vieille connaissance.

Je sais par mes parents, et les photographies jaunies, que j'étais très petite et, paraît-il, très agile. L'été 1930 en Bretagne, sur la plage de La Trinité-sur-Mer, les adultes, en mal de diversion, ordonnaient: «Kiki (infortuné diminutif de Jacqueline), assieds-toi» et, tel l'éclair, j'étais assise en tailleur. Ensuite: «Kiki, lève-toi» et l'on me voyait debout comme un ressort qui se détend. Cela se répétait dans l'hilarité générale. Le jour de la vaccination antidiphthérique je m'échappai comme une anguille des bras musclés de l'infirmier, l'aiguille plantée dans le mollet... C'est par ce côté drolatique que je fis très vite tourner autour de mon petit doigt mon Papa qui avait déclaré imprudemment,

devant le ravissant bébé qu'avait été ma sœur aînée Maryvonne : « Jamais je ne pourrai aimer un enfant autant qu'elle. »

Nous apprîmes très jeunes à nager en suivant notre mère, une corde attachée à sa taille, à saisir en cas de fatigue. Je ne me souviens pas d'avoir dû recourir à cet attelage. Une longueur de plage nous autorisait à perdre pied.

Maryvonne était mon aînée de deux ans et demie. Elle avait d'aussi jolis cheveux blonds ondulés que les miens étaient bruns et désespérément raides. À la joie de notre mère, nous avions toutes deux hérité les yeux bleus de notre père, auxquels elle avait succombé dès leurs premières rencontres.

Chaque année au Mardi-Gras nous allions déguisées à des goûters d'enfants et il arriva que nos costumes de « Petites Filles modèles » de la comtesse de Ségur, confectionnés par ma mère,



*« Petites Filles modèles »
de la comtesse de
Ségur (Maryvonne
et Jacqueline).*

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	7
LA JEUNESSE	9
1937– Les études commencent	20
Défaite de la France – Paris sous l’Occupation.....	27
L’après-guerre.....	33
Un premier pas dans la vie active.....	34
Une union de courte durée	36
LE PLAN DE MODERNISATION ET D’ÉQUIPEMENT DE LA FRANCE	38
Vacances à Valloire	42
Les pigeons paons.....	43
À L’ORGANISATION DU TRAITÉ DE L’ATLANTIQUE NORD (OTAN).....	44
La poliomyélite d’Olivier.....	47
La Petite Compagnie du Grand Siècle	49
L’espion	51
L’APPRENTISSAGE DES LANGUES. UN SÉJOUR D’OLIVIER EN ÉCOSSE	53
PENDANT CE TEMPS-LÀ.....	58
1966 – À Bruxelles.....	58
1968 – Retour en France.....	59
VOYAGES EN ORIENT.....	61
CONSULTANTE	70
En Algérie, 1971 et 1986.....	70
À Cuba.....	75

À LONDRES – LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE PLANIFICATION FAMILIALE (IPPF)	81
Enfin la poésie.....	84
En Amérique: Costa Rica, Guatemala	85
Au Pérou	86
Dans le Sud-Est asiatique	87
À Berlin	88
L'ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ (OMS)	90
Stéphane Hessel.....	91
Dans le Pacifique – Au Vanuatu.....	93
Retour à Genève à l'OMS.....	97
La mort de ma mère	98
Enfin ma maison.....	99
À MOSCOU, UN CONGRÈS MOUVEMENTÉ.....	100
La chute de l'Empire soviétique	103
Impressions de Russie	105
RENCONTRE AVEC VOLTAIRE	108
ÉPILOGUE.....	110
PORFOLIO.....	111
ANNEXE 1.....	114
Jean Monnet.....	114
ANNEXE 2.....	136
Un prince de l'intelligence, selon Nietzsche	136
ANNEXE 3.....	144
Cinquante et un poèmes.....	144
ANNEXE 4.....	198
Chronologie de la Seconde Guerre mondiale 1939-1945	198
BIBLIOGRAPHIE	200
REMERCIEMENTS	201
DE LA MÊME AUTEURE.....	202
TABLE DES MATIÈRES.....	204